



au Congo.

Un coup de feu retentit et l'homme s'abîma dans les flots.
Les matelots reculèrent.

— En avant, reprit le capitaine... Dans quelques minutes il ne sera plus temps... Sautez donc!

Mister Steadily s'élança dans la chaloupe... Taupin le suivit.

— Je n'ose pas, s'écria Jeannot. Je n'ose pas le faire!

— Jetez-le dans le canot! ordonna le capitaine.

Le Rossai saisit son petit frère à bras le corps, et malgré sa résistance, il le jeta dans la chaloupe, où Taupin le reçut dans ses bras.

Quant au Rossai, il eut tôt fait de rejoindre son frère... Pour lui, c'était jeu d'enfant! The Olinkeys lui avaient appris d'autres tours!

— Le timonier avec six hommes dans la première chaloupe ! dit encore Onion.

Le petit canot fut détaché du bâtiment et tenta de s'éloigner.

Mais une vague énorme, car la mer était loin d'être calmée, rejeta le frêle esquif vers le bordage...

Le moment était terrible.

Si la chaloupe venait à être jetée sur le flanc du navire qui coulait, tous ceux qui la montaient étaient voués à une mort certaine.

Deux, trois fois, le canot fut ramené par les vagues du côté du « Sea Mew »... Mais chaque fois, il en restait éloigné davantage, et fut enfin emporté par les vagues...

Une seconde chaloupe fut mise à l'eau, mais fut écrasée contre le yacht, tandis qu'une troisième réussit à prendre la mer sans danger... Ce dernier canot avait été armé au moment où le pont seul du « Sea Mew » dépassait encore les flots.

— Le capitaine ! s'écrièrent les hommes, lorsque les cables furent coupés... Le capitaine !

— Je reste, répondit Onion.

— Il faut sauver le capitaine !

Celui-ci se trouvait, très calme, sur la partie du pont qui n'était pas encore submergée...

— Voilà trente ans que je cherche la mort... Je l'ai trouvée enfin... Adieu, et adieu à jamais !

Les occupants de la chaloupe lui virent tendre les bras au ciel...

L'instant d'après, le yacht s'abîmait dans les flots, ainsi qu'une pierre.

La mer s'apaisait de plus en plus... Le lourd rideau de noirs nuages finit par s'entrouvrir... la lune parut, et jeta sa lueur glauque sur les flots calmes...

La chaloupe, commandée par le timonier, glissait sur les flots, sous l'impulsion des rames des six matelots.

Jeannot s'était serré à son frère, et avait caché sa tête dans le sein de celui-ci. Le pauvre petit tremblait de tous ses membres.

Taupin, comme paralysé par l'effroi qu'il avait subi, était assis à côté de son maître et ne soufflait mot.

Mister Steadily avait perdu l'expression d'indifférence qui se lisait d'ordinaire sur ses traits impassibles.

Tout son visage, tous ses gestes, décelaient un profond mécontentement, ou plutôt un désespoir sans bornes.

Ce fut le timonier qui rompit le premier le silence.

— Nous avançons mal, dit-il. Je crois que nous ne parviendrons pas à terre ! Un second orage, qui nous enverra sûrement au plus profond des flots, s'apprête...

— S'il doit en être ainsi, reprit Steadily très calme, il ne nous reste qu'à nous incliner devant le sort. Que voulez-vous y faire ?

Taupin lança un regard étonné sur son maître.

Il ne l'avait encore jamais entendu parler de ce ton là.

Il s'était attendu à des paroles pleines d'énergie, qui auraient été un stimulant pour les hommes, dans leurs efforts pour atteindre la côte.

— S'il abandonne la partie, lui, nous sommes tous perdus...

Taupin dit ces mots à mi-voix.

Mister Steadily les avaient entendues.

— Mais non, dit-il, je n'abandonne pas la partie... Et je préférerais atteindre la côte que de servir à souper aux requins, mais la vie n'a plus pour moi le prix que j'y attachais il y a quelques heures.

Taupin le regarda d'un air interrogateur.

Il n'y comprenait rien, d'autant plus que Mister Steadily qui l'avait habitué à des ordres courts, et mêmes rogues, lui parlait maintenant comme si Taupin était, non son domestique, mais son ami.

— Vous ne comprenez pas ce qui se passe... Vous ne le comprendrez pas plus lorsque je vous aurai fait connaître les raisons qui me font agir ainsi... Vous ne poursuivez pas d'idéal, Taupin, cela fait que vous serez content lorsque vous serez sain et sauf à la côte. Quant à moi, ma vie a un but unique, que je poursuis depuis de longues années... Après bien des efforts, bien des nuits de travail dans mon atelier solitaire, j'allais atteindre ce but... et voilà que le stupide hasard anéantit en une heure le fruit de tous mes efforts... L'épave de mon bateau entraîne tout cela...

— N'y a-t-il donc pas un moyen de sauver le principal ?...

— Si...

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit ! s'écria Taupin.

— J'avais enfermé mes calculs et mes plans dans un grand portefeuille en cuir... Lorsque le bateau s'est mis à couler, j'ai saisi ce portefeuille pour sauver ce bien si précieux... Un seul instant, comme j'étais entraîné dans la mêlée des marins, j'ai perdu ma présence d'esprit... Et une fois dans la chaloupe, et lorsque celle-ci se fut éloignée de l'épave, je m'aperçus que le portefeuille avait disparu... Je l'ai laissé échapper, et il descend maintenant dans les flots, avec « The Sea Mew... » Recommencer ? Aurais-je ce courage ? Comprenez-vous mon désespoir, Taupin ?

Tandis que Mister Steadily parlait ainsi, le Roesai, qui avait écouté, avait détaché son bras du cou de son frère, et avait saisi un objet qui se trouvait sous le banc où il était assis.

— Est-ce ce portefeuille-ci ? demanda-t-il.

Mister Steadily n'en put croire ses yeux.

Un cri de joie lui échappa.

Ses deux mains agrippèrent le portefeuille...

— Oui, oui, c'est bien cela !... Mais comment avez-vous pu sauver ce qui m'est plus précieux que rien au monde ?

Et il serra le portefeuille sur son cœur comme si c'eût été un trésor, et resta ainsi quelques moments sans bouger.

Puis il saisit les mains du Rossai, les pressa énergiquement, attira l'enfant sur sa poitrine et l'embrassa sur les deux joues.

— C'est plus que la vie que vous venez de me rendre !... Comment avez-vous réussi à sauver mon trésor ?

— Mais, dit le Rossai, il n'y a rien de plus simple... Je vous ai vu accourir avec ce portefeuille noir, et je me dis immédiatement qu'il devait contenir votre fortune, et quand je vis que vous l'aviez laissé tomber, je l'ai retiré de dessous les pieds de ces sauvages, et, avant de sauter dans la chaloupe, j'y ai jeté le sac.

— Jamais je n'oublierai cela !

— Ça n'en vaut pas la peine, Monsieur !

— Vous dites cela, parce que vous ignorez quelle valeur cette sacoche représente pour moi... Je vous récompenserai et de telle façon que vous ne pouvez l'imaginer... Et maintenant, il faut que nous atteignons la côte, et aussi vite que possible... Je donne cinq mille francs par tête, dès que nous atteindrons la terre ferme... Nous ramerons tous, s'il le faut ! Du courage, mes amis, du courage ! Mon étoile ne m'a pas abandonné... Nous serons sauvés.

Steadily semblait un autre homme. Son énergie habituelle lui était revenue, ses yeux brillaient d'un enthousiasme qui gagna ses compagnons d'infortune.

— Le courage me revient en vous entendant parler ainsi, s'écria Taupin. Il y a quelques instants encore, il m'était descendu dans les talons, et plus bas encore...

— Tant que nous vivons, il y a encore de l'espoir, ajouta le Rossai.

Le timonier seul ne semblait pas se laisser entraîner.

Son visage exprima de l'anxiété et ses regards ne quittaient pas l'horizon.

— Qu'en pensez-vous, timonier ? lui demanda Mister Steadily.

— Si nous ne rencontrons pas de navire, répondit l'officier, nous sommes perdus sans aucun doute. Nous ne pourrons jamais atteindre la côte.

Le second orage, que le timonier avait crut devoir annoncer, ne s'éleva point. Mais, par contre, aucun bâtiment ne parut à l'horizon et la côte n'était pas à apercevoir.

Après une journée passée sur les flots dans le petit esquif, l'espoir avait généralement diminué.

Tout le monde craignait l'approche du lendemain, car les provisions de bouche qui avaient été amenées à bord de la chaloupe, étaient tombées à la mer, lors de la mise à flot, et seul, un petit tonnelet d'eau douce, solidement amarré dans la partie arrière, était resté à bord.

Déjà les premières atteintes de la faim se faisaient sentir... Et il n'y avait rien, absolument rien à manger.

Il leur était possible de combattre leur soif, mais sans excès, car il fallait ménager la petite provision d'eau potable.

La soif est plus terrible encore que la faim, et la mort attend le malheureux qui oserait éteindre sa soif avec de l'eau de mer !

Au début du troisième jour, la provision d'eau était épuisée.

Et la chaloupe se balançait toujours sur l'immensité où l'on ne pouvait découvrir que de l'eau !

Les naufragés se regardaient d'un oeil sombre, sans échanger un seul mot... La peau du visage devenait aride...

Machinalement, ils se remplaçaient aux avirons, et ils ramaient, machinalement aussi, si bien que le canot était la proie des flots...

Jeannot, la plus frêle créature du bord, était déjà malade. La tête sur l'épaule du Rossai, le petit semblait privé de sentiment. De temps en temps, il relevait languissamment la tête, pour prononcer quelques sons inintelligibles, pour reprendre ensuite son immobilité et sa pose première.

Situation affreuse !

Ils étaient condamnés à la folie de la faim, qui entraînerait la mort à bref délai.

Dans l'après-midi, la première victime tomba.

Le timonier, qui s'était placé à l'avant du petit bâtiment, se dressa tout à coup, cria des exclamations sans suite, jeta quelques cris rauques, éleva les bras au ciel et sauta brusquement à la mer.

Nul ne fit le moindre geste pour lui venir en aide.

Tout leur était devenu indifférent.

Le cinquième jour, une idée affreuse surgit dans le cerveau malade de l'un des matelots.

Il en fit part à ses compagnons.

Elle les remplit d'horreur, mais ils reconnurent que c'était leur seule chance de conserver la vie.

Ils voulaient tuer le petit Jeannot... se nourrir de sa chair et éteindre leur soif dans son sang...

L'homme affamé et presque affolé par la soif, ne raisonne plus,

il se rapproche des animaux...

L'instinct de la conservation seul le possède.

Ce projet rendit toutes ses forces au Rossai...

Pour un seul instant, il est vrai, mais cet instant suffit...

Il se dressa dans la chaloupe, son couteau au poing et cria :

— Celui qui ose étendre la main vers mon frérôt, je le tue comme un chien !

Les autres, sauf Steadily et Taupin, qui semblaient indifférents à tout ce qui se passait autour d'eux, avaient également mis le couteau au poing...

Une bataille sans merci allait s'engager dans le frêle esquif qui, sans doute, au cours de la lutte, embarquerait de l'eau, sombrerait, leur enlevant à tous toute chance de salut.

Mister Steadily sentit, à ce moment, un nouvel afflux de vie, tout comme Le Rossai.

— Que le sort en décide, dit-il, c'est plus juste.

— Mais le petit est déjà à moitié mort, dit un matelot.

— Soit ! Le sort... Le sort ! s'écrièrent tous les autres.

Comment tirer au sort ?

Mister Steadily prit son carnet, et d'une main tremblante, il écrivit dix numéros sur des feuillets identiques.

Les feuillets furent pliés en quatre et mis dans la casquette d'un marin.

Et très calmement, d'un calme effrayant, comme s'il se fut agi de préparer un lapin, il fut décidé que chacun tirerait un numéro, et lirait à haute voix le numéro.

Celui qui prendrait le numéro un serait immédiatement mis à mort par les autres, pour lui épargner des souffrances plus grandes.

Le sort d'un être humain allait se décider de la sorte, dans le petit canot, qui flottait sur les flots paisibles, dorés par le beau soleil des tropiques.

— Neuf ! dit Steadily.

— Cinq ! s'écria Taupin.

— Huit, ajouta le Rossai, et six pour Jeannot.

— Deux ! hurla l'un des matelots.

— Un... murmura l'un de ses compagnons qui, avant que deux marins qui se tenaient prêts, le couteau à la main, pour se jeter sur lui, aient pu le saisir, jeta un cri rauque et se précipita à la mer.

— Qu'on le saisisse !

— Assommez-le à coups de rame !

— Voici...

Leur proie ne pouvait leur échapper... Il leur fallait manger, boire du sang...

— Un bateau ! Un bateau !

Et Steadily indiqua un point noir sur l'horizon.

Tous regardèrent dans la direction indiquée.

En effet, au loin, un vapeur se profilait sur l'horizon.

Les malheureux se sentirent renaitre. Le courage leur revint.

Ils voulaient faire un dernier effort, une ultime tentative...

Les rames retombèrent dans l'eau.

Le vapeur venait dans leur direction... Sa silhouette grandit...

Les avait-on aperçus du bord ?

Si le bateau allait poursuivre sa route sans que les naufragés fussent vus...

Steadily, Taupin et le Rossai se mirent à agiter leurs vêtements pour attirer l'attention,

Pleins de la force du désespoir les matelots soulevaient aux rames...

On les avait aperçus...

Une chaloupe fut mise à flot.

— Sauvés !

La joie immense qui se saisit d'eux était trop forte pour leurs corps exténués et pour leurs nerfs malades, galvanisés par ce dernier espoir...

Lorsque le canot sauveur les prit, ils avaient perdu toute connaissance.

Aussi, tous étaient malades. Ils furent soignés d'excellente façon à bord du vapeur, « l'Albertville, » se rendant au Congo.

Le premier de tous, le Rossai fut sur pied.

Les passagers le comblèrent de présents et d'argent... Tous voulaient apprendre de sa bouche le récit de leur naufrage et des heures angoissantes qu'ils avaient passées dans le canot.

Avant que le bateau n'arrivât à Boma, Mister Steadily, Taupin et une couple de matelots étaient également rétablis, tandis que Jeannot et les autres marins étaient transportés à l'hôpital.

— Nous avons tout le temps d'attendre la guérison du petit, dit Steadily. Il nous accompagne, puisque j'ai décidé de ne plus me séparer du Rossai. Celui-ci m'a sauvé plus que la vie... J'ai à faire de grands achats en Europe, et cela prendra du temps avant que tout ce dont nous avons besoin arrive à Boma. Au surplus, j'ai à travailler beaucoup avant de continuer notre voyage.

— Nous allons voyager encore ? s'écria Taupin.

— Je ne demande pas votre avis, reprit Steadily, qui était redevenu le Steadily de jadis.

— C'est moi qui vous demande quelque chose, répondit Taupin, car je désire savoir si nous allons reprendre place à bord d'un bateau.

— Et pourquoi ?

— Si c'est le cas, Monsieur, je vous saurais gré de ne plus me considérer comme étant à votre service.

— Et comment reviendriez-vous en Europe, en ce cas ?

— Pas en bateau, en tous cas.

— C'est impossible, sinon.

— En ce cas je reste ici, au pays des moricauds... Je ne veux plus naviguer de ma vie... J'en ai assez !

— Que Monsieur Taupin se tranquillise, dit Steadily... Je compte aller me fixer quelque part dans le centre du Congo.

— Chez les mangeurs d'hommes ! s'écria Taupin.

— Vous avez failli en être, répliqua l'Anglais.

Taupin trembla de tous ses membres.

— Monsieur Taupin reste-t-il à mon service ?

— Oui, Monsieur.

— J'en prends note... Et j'annote également que j'ai dû attendre dix-sept minutes, ce qui constitue une amende de dix francs 20 centimes.

— Dix-sept fois six... six fois dix... soixante, six fois sept fait quarante-deux, soit cent et deux... Oui, Monsieur, c'est parfaitement dix francs 20 centimes. Monsieur a-t-il des ordres à me donner ?

— Je vous remercie.

— Je ne vous remercie pas, répondit Taupin en quittant la chambre, dont Mister Steadily avait fait un atelier.

CHAPITRE XIV

Où Monsieur Limiet reparait.

Monsieur Limiet avait pris un appartement à Marseille, pour pouvoir suivre les événements.

Sitôt arrivé dans la ville française, il s'était adressé au consulat anglais, où il avait entrepris l'un des plus humbles employés.

— Je donnerais bien un billet de cent francs à celui qui



Jeannot.

pourrait me dire qui est un certain Mister Steadily, sujet britannique, qui a passé dernièrement quelques jours à Marseille, d'où il est parti pour se rendre à Alger. Tâchez donc de me donner ce renseignement, sans y mêler personne...

A deux jours de là, l'employé vint trouver Monsieur Limiet à l'hôtel.

— Je ne sais rien, et pourtant je sais quelque chose... Mister Steadily ne s'appelle pas Mister Steadily.

— Comment s'appelle-t-il donc ?

— Je ne pourrais vous le dire...

— Et ensuite ?

— Les ambassadeurs et consuls anglais doivent le traiter en membre de la famille royale... Cela a été prescrit expressément. J'ai vu quelque chose de ces instructions...

— Et pourquoi doit-il être traité de la sorte ?

— Je n'en sais rien.

— Vous le disiez, vous savez quelque chose, et vous ne savez rien. Ou posséderiez vous d'autres renseignements ?

— Si... Mister Steadily possède, dans toutes les banques anglaises, du monde entier, un crédit presque illimité...

— Ah bah !... Cela lui permet d'acheter des yachts comme nous achèterions un chapeau ou une canno... Et que venait-il faire à Marseille ?

— Nul ne le sait.

— Pas même le consul ?

— Il paraît que non.

— Il se trouve donc dans votre cas... Il sait quelque chose et il ne sait rien...

— Voici la chose principale...

— Ah... Vous avez gardé cela pour la bonne bouche ?

— L'on prétend que Mister Steadily est fou, et qu'il voyage de pays en pays pour dépenser son immense fortune... C'est ce que disait le consul...

— Vous ignorez donc où il s'est rendu en quittant Alger...

— Il l'ignorait lui-même, sans doute.

— En effet... Voici le billet promis... Je me trouve dans le même cas que Mister Steadily... Moi aussi je suis un fou qui voyage de pays en pays pour y payer très cher des renseignements que d'autres ne voudraient pour rien... Au revoir, mon ami !

Chaque jour, Monsieur Limiet se rendait dans un grand café, où se trouvaient tous les grands journaux du monde que Monsieur Limiet parcourait avidement, espérant y découvrir un renseignement concernant « The Sea Mew ».

Certain jour, qu'il avait lu fiévreusement toutes sortes de journaux, la feuille qu'il tenait en mains lui échappa, et il resta immobile, comme foudroyé...

Une idée subite lui était venue, qui l'avait frappé profondément.

— Mais si Steadily avait débaptisé son bateau ? Cela arrive souvent...

C'était là une chose toute simple, à laquelle il n'avait pas même songé...

— Pourvu que l'Anglais n'ait pas eu cette idée, se dit-il, sinon toutes mes recherches dans les journaux sont infructueuses... Nul ne parlerait plus du « Sea Mew »...

Et, en ce cas, comment pourrait-il découvrir jamais où ce damné insulaire se trouvait, vers quel point du monde il s'était enfui avec le fils de la comtesse.

Monsieur Limiet avait reçu avis de l'agence pour laquelle il travaillait, que ses insuccès répétés avaient causé une très mauvaise impression et que ce n'était que grâce à la comtesse qu'il n'avait pas encore été rappelé...

Si on le rappelait jamais, il ne possédait plus assez d'argent pour continuer ses recherches pour son compte personnel, et il n'aurait plus aucune chance d'atteindre jamais son idéal, qui consistait à détrôner le célèbre Sherlock Holmes.

On le chargerait donc de nouveau de recherches ne présen-

tant pas le moindre intérêt, et jamais plus on ne lui confierait une entreprise de quelque importance.

Monsieur Limiet envisageait donc l'avenir avec bien peu de sérénité.

Du matin au soir, il vouait au diable l'Anglais du malheur qui lui avait ravi la gloire de ramener triomphalement Jeannot à sa mère.

Certain jour, il reçut avis de l'agence qu'il avait à rejoindre Bruxelles. La lettre lui disait laconiquement que les investigations concernant l'enfant de la comtesse ne devaient pas être poursuivies par lui.

La lettre ne disait rien de plus.

Elle était assez explicite pourtant : « ne pas être poursuivies par lui »...

Cela indiquait clairement qu'un autre serait chargé de l'affaire.

— Il ne me reste plus qu'à envoyer à Bruxelles tous mes comptes, l'argent qui me reste, et mon testament... Je n'ai pas eu de chance... Cela se paie en ce monde... Et ne pas découvrir la moindre information, pas une ligne, au sujet de ce damné yacht...

— Edition spéciale... Lisez le « Petit Marseillais » !... Un sou !... Lisez « le naufrage du « Sea Mew ». Un sou...

Monsieur Limiet se précipita au dehors et s'élança sur le crieur comme un tigre sur sa proie.

Il serra une pièce de monnaie dans la main de l'homme et se saisit d'un numéro de journal.

Il lut la feuille, en rue, sans se soucier de ce qui passait autour de lui, rudoyé par les passants impatients...

Jamais les yeux de Limiet n'avaient eu à faire lecture plus attachante...

Le récit du naufrage, les aventures de la chaloupe, le sauvetage des naufragés par le « Albertville », tout s'y trouvait...

— Le petit est en traitement à l'hôpital de Boma... Que Dieu veuille qu'il y reste longtemps... Et il est malade, gravement malade... C'est le principal...

Et Limiet courut vers le bureau du télégraphe, et envoya à l'agence le télégramme suivant :

— Petit trouvé... est à Boma... Limiet peut-il suivre... Attends instructions par retour.

Le soir même, la réponse lui parvint, laconique, mais claire :

« Agissez librement... comtesse d'accord avec toutes mesures... n'éparguez point l'argent. »

Monsieur Limiet se frotta les mains, plein d'aise.

— La chance me semble virer de bord, se dit-il. Demain déjà je suis en route. Et là-bas j'ai affaire à des Belges... Je suis

curieux de voir si mon Steadily, avec ses prérogatives royales et son crédit illimité, saura me jouer le même tour qu'à Alger... Là-bas, je le ferai coffrer, et je retourne en Europe avec le petit.. Tout se paie. Je lui revaudra cela, à cet espèce d'antropophage... Garçon, une bouteille de Moët!... Ça vaut bien cela!

Et Limiet alluma un fin cigare, tandis qu'il se plongeait dans la lecture du « Petit Marseillais »... Il relut, attentivement cette fois, le récit complet. Il lit des tribulations de nos héros.

Jeannot, entouré, dans le sanatorium de Boma, des soins les plus empressés, se rétablit rapidement et put bientôt rejoindre le logis de Mister Steadily.

L'Anglais, qui jusqu'à ce moment, n'avait montré que peu d'intérêt au petit, comme il faisait d'ailleurs avec tous ses serviteurs, avait changé du tout au tout, depuis qu'il se sentait une reconnaissance sans bornes envers le Rossai, qui avait su lui rendre le précieux portefeuille.

Sensitif comme il l'était, le petit s'en aperçut bien vite et en fut extrêmement touché.

Le Rossai avait naturellement passé la majeure partie de ses journées au pied du lit de son frèrôt, et Mister Steadily avait rendu journellement visite à ce dernier.

Inutile d'ajouter que Taupin avait consacré tous ses moments de liberté aux deux enfants...

Lorsque le petit fut complètement rétabli, l'Anglais avait ordonné que Taupin, le Rossai et Jeannot s'exerceraient au tir. Sous la surveillance d'un natif de Madagascar, qui était venu échouer, Dieu sait à la suite de quelles aventures, dans la capitale du Congo, ils devaient tâcher de devenir des tireurs émérites.

Le Rossai se montra bientôt plus habile que son professeur lui-même, et se montra expert à toucher sûrement le but, si éloigné fût-il...

Taupin s'en tirait assez bien, mais Jeannot n'était qu'un médiocre élève... Il lui réussissait rarement d'observer les règles de l'art, et la majeure partie de ses balles s'égarait en chemin.

Une après-midi, que l'Anglais lui faisait de remontrances à ce sujet, répétant qu'il exigeait que tous ceux qui allaient le suivre fussent des tireurs exercés, Taupin lui dit :

— Il lit bien mieux, qu'il tire.

Le maître regarda le domestique d'un air interrogateur, et Taupin raconta comment il avait appris à lire au petit, à bord du « Sea Mew », de triste mémoire, et comment Jeannot s'était perfectionné, durant son séjour au sanatorium.

— C'est très beau, cela, dit Steadily. Mais je doute fort que des tigres, des lions, des animaux féroces ou des nègres animés

de mauvaises intentions puissent être écartés à l'aide d'un chapitre... Quoiqu'il y ait des livres qui sauraient mettre un nègre en fuite... Heureusement que le petit peut avoir confiance dans le fusil de son frère; si jamais je réussis à terminer l'œuvre que j'ai entreprise, et si nous retournons en Europe, je serai apprendre au petit encore d'autres choses que la lecture...

— Se pourrait-il donc que nous ne retournions jamais en Europe, en France, Monsieur ?

— Soitte question. Si vous aviez accompagné « The Sea Mew » au fond de la mer, où si nous avons été obligés de vous manger, vous n'auriez pas revu Paris, est-il vrai ? Il en serait de même, si un lion vous dévorait ou si un moricaud prenait votre crâne, pour en orner la porte de sa hutte... Et ce sont là toutes choses possibles.

— Belle perspective ! grommela Taupin.

— Pas d'observation, n'est-ce pas ?

— Se laisser dévorer sans faire d'observation, ou laisser clouer son crâne au-dessus de la porte de la hutte d'un nègre sans pouvoir souffler mot... cela n'irait pas ainsi... Qu'on essaye ! Qu'en dis-tu, Rossai ?

Ce n'est qu'après être sorti de la chambre de son maître que Taupin fit cette dernière remarque.

— Qu'ils viennent ! fut la réponse. Sais-tu que nous partons dans huit jours ?

— Comment ?

— C'est Mister Steadily qui me l'a dit...

— Mais c'est avant l'arrivée du bateau.

— Nous n'attendons pas cette arrivée.

— Mais le bateau apporte d'Europe une foule d'objets pour le maître.

— Oui, mais nous accompagnons la première partie de la caravane. La seconde partie attend le bateau et nous suivra à distance.

— Et sais-tu où nous allons ?

— En plein centre du Congo.

— Actuellement, tu es le confident du maître... Sais-tu également ce que nous allons faire dans ce centre ?

— Chasser, pêcher, nous battre avec des nègres, avoir soin que notre crâne ne serve d'ornement à quelque hutte, tandis que Mister Steadily recommencera de calculer, et de tracer de petits cercles... Que ferions-nous sinon ?

— Je n'en sais pas davantage...

— Quant à moi, je m'en moque... Nous y serions au moins aussi bien que dans le grenier du père... Nous y dormirons mieux, sans doute, que dans notre niche d'antan... et l'on ne nous y battra pas... N'est-il pas vrai ?

— C'est vrai.

— C'est pourquoi je crie : Vive le Congo !... Et maintenant je vais tirer quelques pruneaux, avec Tarara... C'est ainsi que j'ai baptisé ce moricaud... Je ne parviens pas à retenir son nom... Je crois que le diable a dû lui servir de parrain... Quel affreux nom... Tarara nous accompagne... Il est le chef de la première caravane.

— Tant mieux... Je crois qu'on peut avoir quelque confiance en lui.

— C'est un bon zig... bon comme du bon pain... mais du pain de seigle !

Comme le Rossai l'avait dit au domestique, Mister Steadily avait décidé de quitter Boma, une huitaine de jours de là, avec la première partie de la caravane.

Avec l'aide du consul anglais qui, comme ses collègues d'autres contrées, lui avait témoigné un respect et un dévouement sans bornes, Mister Steadily avait engagé toute une bande de porteurs.

Le nègre de Madagascar, qui avait enseigné le tir aux enfants et à Taupin, et qui se rendrait utile comme interprète, avait été nommé chef de la caravane.

L'Anglais était grand physionomiste... Il savait démêler le caractère des gens, en examinant leur figure, qu'elle fut blanche ou noire...

Il avait lu dans les bons yeux du nègre, que celui-ci se montrerait fidèle.

D'autre part, il savait qu'il en retirerait de grands services, comme interprète, auprès des diverses peuplades qu'il rencontrerait sur sa route.

Voilà pourquoi il nomma Tarara, que le Rossai avait nommé Tarara, chef du petit groupe de porteurs et de soldats qu'il avait engagés pour le suivre jusqu'au cœur de l'Afrique.

Au temps où se déroule notre récit, le Congo n'était pas encore colonie belge. C'était un état indépendant, dont le souverain était Léopold II.

Le continent noir n'était pas encore alors ce qu'il est devenu aujourd'hui.

Il nous suffira de dire qu'on n'avait même pas encore entamé la construction du chemin de fer, qui, actuellement, conduit les voyageurs et les marchandises loin dans le pays.

Boma, ou plutôt m' Boma, a toujours été important à cause de sa situation. Diverses routes s'y croisaient, et la ville était même connue comme important marché d'esclaves. Boma avait déjà subi une métamorphose. L'ancienne ville noire prenait petit à petit les allures d'une ville Européenne.

Boma peut s'attendre à de brillantes destinées, étant située

au bord du fleuve, à un endroit où les navires à fort tirant d'eau peuvent venir accoster. Elle deviendra l'un des premiers centres commerciaux de l'Afrique.

Ajoutons encore que lorsque Steadily entreprit son voyage vers le centre de l'Afrique, il s'y trouvait encore de nombreuses tribus sauvages, qui considéraient l'homme blanc comme ennemi, et le traitaient comme tel.

Au jour fixé, très tôt, les hommes qui composaient la caravane de Steadily, se trouvaient prêts à partir, leur charge à côté d'eux ; Steadily donna ses derniers ordres au Madégasque que nous appellerons désormais Tarara, comme le Rossai l'avait baptisé.

L'Anglais, vêtu complètement de blanc, et coiffé du casque de liège des explorateurs africains, avait l'air plus original que jamais tandis que Taupin, le Rossai et Jeannot, qui étaient accoutrés de même, avaient fort bonne mine.

Jeannot surtout, dont la taille était fine et élancée, semblait plus élégant encore dans ses vêtements blancs. Il était charmant.

Les blancs enfourchèrent leurs mules, prirent place au centre de la caravane ; Tarara dit deux mots, les nègres prirent leurs ballots, leurs paquets et leurs caisses, qu'ils mirent sur la tête ; un second commandement bref retentit, et toute la troupe se mit en mouvement.

Le voyage vers le centre du continent noir avait commencé.

Deux jours après, « l'Anversville » arrivait à Boma.

Parmi les voyageurs qui descendirent à terre, se trouvait Monsieur Oscar Limiet.

Sa première visite dans la ville noire fut pour le sous-gouverneur, pour lequel il avait une lettre de recommandation en poche.

Le fonctionnaire se montra fort aimable pour Monsieur Limiet.

Après l'échange obligé de saluts, notre Sherlock Holmes demanda immédiatement ;

— Mister Steadily, l'Anglais qui a fait naufrage à bord du yacht « The Sea Mew », et qui a été recueilli par l'Albertville, avec ses compagnons, réside à Boma, n'est-ce pas ?

— Du moins, il y a résidé.

Limiet sentit la folie le guetter.

Le souffle lui manqua.

— N'est-il plus à Boma ? put-il enfin proférer, la gorge serrée.

— Non. Il vient de quitter la ville il y a une couple de jours.

Si Monsieur Limiet n'avait été assis sur une chaise, en ce moment, il serait tombé à la renverse.

La destinée fatale allait-elle de nouveau le poursuivre impitoyablement ?

— Parti ! Ne pouvez-vous m'indiquer où il est allé ?... Vers quelle

ville ?

— Il ne quittera pas de sitôt le Congo.. Je crois qu'il fait un voyage d'exploration dans le pays,

— De mal en pis ! s'écria Limiet.

— Comment cela ?

— Il m'est impossible de me mettre à sa poursuite.

— Est-ce là votre intention.

— Evidemment ! Il faut que je le rattrape !

— Vous avez donc une nouvelle très importante à lui communiquer ?

— C'est un voleur d'enfant ! s'écria Limiet, dont le désespoir semblait négliger les précautions les plus élémentaires.

— Mister Steadily ?

— Oui !

Le fonctionnaire regarda Monsieur Limiet d'un air qui indiquait clairement qu'il commençait à croire avoir à un fou.

— Je vais vous dire, Monsieur le Gouverneur, ce qui m'amène ici..

Et il raconta brièvement comment le fils de la comtesse avait été volé, puis découvert à Liège, d'où il avait accompagné The Olinkeys vers Paris, pour s'embarquer vers Alger, à la suite de Mister Steadily, qu'il accompagnait maintenant à travers le continent noir.

— En effet, reprit le fonctionnaire, les deux enfants accompagnent le voyageur... Le plus petit, qui doit donc être l'enfant de la comtesse, a séjourné longtemps au sanatorium... C'est une étrange histoire que vous me contez là... Puis-je vous donner un bon conseil ?

— Je vous en serais bien obligé, reprit Limiet.

— Soyez prudent... Tâchez de faire en sorte que Mister Steadily vous cède les enfants de plein gré... N'employez pas la force... car Mister Steadily est un sujet britannique influent, qui saurait vous faire payer cher vos entreprises..

— Vous aussi ! s'écria Limiet d'un ton tragique, le même qu'avait dû employer Jules César lorsqu'il reconnut Brutus parmi ses assassins.. Vous aussi !..

— J'ai appris de mon collègue anglais comment Mister Steadily est protégé par le Gouvernement anglais... C'est pourquoi je juge utile d'attirer votre attention sur ce point... Il faudra être prudent... S'il m'est possible de vous être utile, je suis tout à votre service ..

Sur ces mots l'entretien prit fin, et à quelques minutes de là, Monsieur Limiet courait à travers les rues de Boma, pareil à un fou...

LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S^t Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite	4
Un enfant volé.	8
En route !	13
Une nouvelle existence	21
L'émule de Sherlock Holmes	28
John M. Steadily et son domestique	33
Nouveau retard.	40
Le hasard et Monsieur Limiet	46
Le yacht « The Sea Mew »	73
Le crime du Capitaine Onion	85
La tempête	101
Où Monsieur Limiet reparait	112
Une aventure de Taupin.	124
Une découverte du Rossai	142
Dix mètres de laiton	150
Le nouveau sultan des Ouyambas	168
C'était écrit...	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute	202
Le bot de Mister John Steadily.	217
Un étrange Anglais	225
L'Avenir du Rossai.	240
Au camp boer	240
Où Jeannot devient un héros	264
Où était resté Monsieur Limiet	273
Vers le pôle Sud !	286
Le pôle Sud	310
Le Roi du pôle Sud	323
L'histoire du docteur Emile Dorango	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique	344
Vers l'Océan !	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit	371
Paul Potard et le trésor	400
Vers Auckland !	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé	431
Ce qui se passa à Bangkok	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions	458
Où le Rossai s'égare	475
Chez les étranglens	490
Le gamin des rues et la bouquetière	507
Kaerloff, le nihiliste	534
Un nouveau Robinson Crusoë	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria	586
Aux mains des Russes	608
A Londres	624
Une femme de cœur	630
Les hannis	656
Le plan échoué	702
Libres !	727
Une vieille connaissance	737
A Kobdo	748
Une aventure à Kasgar	752
Les aventures de Paul Potard	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet	766
A Liège	792
Tout est bien qui finit bien	798
